

# CHAPITRE I :

## Les fées, Eton et Cambridge

*Higher prices create more employment... but I don't know why.*

L. Lopokova, Lady Keynes, cité par R. Skidelsky (2003), p. 498.

Keynes vécut de 1883 à 1946. Cette période est l'une des plus noires de l'histoire : elle concentre deux guerres mondiales et la plus grande crise économique des temps modernes, avec la présence d'un chômage massif et d'une grande pauvreté, ainsi que l'émergence d'états totalitaires et criminels. Cependant, par contraste, la vie de Keynes peut être vue comme un conte de fées, étant entendu que les fées qui se penchèrent sur son berceau ont été bonnes (en général), douce (Lydia), mais aussi méchante (Carabosse)...

La vie de Keynes est marquée par cinq cercles culturels, intellectuels et politiques. Sa famille, d'abord, qui est le centre d'un réseau social enviable directement lié à l'université de Cambridge. À cela, s'ajoute le parti libéral, dont Keynes est proche. Il y a, ensuite, la Cambridge Conservazione Society, une société (semi-) secrète de nature philosophique, où Keynes s'exercera aux débats les plus ouverts et les plus pointus. Au sein du Bloomsbury Group, il retrouve, avec des écrivains, philosophes, intellectuels et artistes libres, le lieu d'une discussion stimulante et un contact permanent avec les arts. Enfin, il y a le Cambridge Circus où ses meilleurs collaborateurs, notamment R. Kahn (1905-1989), J. Robinson (1903-1983), A. Robinson (1897-1993) et P. Sraffa (1898-1983), se réunissaient pour discuter du développement de la théorie économique. C'est dans ce milieu stimulant, où la recherche et l'intelligence constituent la règle, que la pensée de Keynes a pu s'épanouir.

## I. Les bonnes fées

Les bonnes fées auxquelles il est fait allusion à Savannah se sont effectivement penchées sur le berceau du petit Maynard<sup>1</sup>, le 5 juin 1883<sup>2</sup>, et lui ont apporté quelques cadeaux précieux qu'il pourra utiliser tout au long de sa vie.

Le premier de ces cadeaux est une intelligence prodigieuse qui fera de lui l'un des esprits les plus brillants de son époque. Sa capacité d'analyse et de déduction logique impressionne dès le premier contact et est citée unanimement par tous ceux qui l'ont rencontré. À 9 ans, il travaillait sur des équations du second degré<sup>3</sup>. Il devient très vite premier ou parmi les premiers de sa promotion à Eton, et remporte la plupart des prix d'excellence<sup>4</sup>. Le philosophe et mathématicien Bertrand Russell (1872-1970, Prix Nobel de Littérature en 1950) a écrit : *Keynes avait l'intellect le plus acéré et le plus clair que j'aie jamais connu. Quand je discutais avec lui, j'avais l'impression de risquer ma vie, et j'en émergeais rarement sans éprouver le sentiment d'être un imbécile. J'avais parfois tendance à penser qu'on ne pouvait pas être si intelligent et profond d'esprit à la fois, mais je ne pense pas que ce sentiment fut justifié*<sup>5</sup>. James Meade (1907-1995, Prix Nobel d'Économie en 1977) qui a été son collaborateur, mais auquel Keynes s'est aussi opposé, parfois durement, disait de lui : *C'est le plus grand génie que j'ai jamais connu*<sup>6</sup>.

Chez Keynes, l'intelligence se double d'une maîtrise parfaite de la langue anglaise et d'un sens foudroyant de la répartie. Associée à une attention presque maniaque pour les plus petits détails, surtout chiffrés, sa capacité de réponse lui donnera un talent inégalé pour la négociation et la discussion. Ce talent est rapidement devenu proverbial, de sorte que, comme négociateur, Keynes était redouté et souvent suspecté de manigancer l'une ou l'autre astuce insoupçonnable. Après l'exposé que Keynes présenta aux Américains, en juin 1944, pendant les discussions de Bretton Woods, l'écono-

---

1. Le premier prénom de l'enfant est John. Cependant, le père, le grand-père et l'arrière-grand-père paternels, ainsi que d'autres ancêtres, s'appelaient également John, de sorte que, pour éviter la confusion, il devient vite courant d'utiliser son second prénom, Maynard.

2. J. M. Keynes a fait l'objet de nombreuses biographies. Les plus complètes sont celles de R. Harrod (1951), puis, surtout, celles de R. Skidelsky, publiée, d'abord, en trois volumes (1983), (1992) et (2000), puis reprise en un volume synthétique (2003), et celles de D. E. Moggridge (1967) et (1992). Il faut également citer le livre de H. Minsky (1975) même si celui-ci s'attache plus à l'économie de Keynes qu'à sa vie, ainsi que celui de M. Blaug (1990). En France, on retiendra surtout les livres de Gilles Dostaler (2005) et (2014), ainsi que de B. Maris (1999).

3. Avec l'aide de sa mère, ... précise D. E. Moggridge (1992), p. 26.

4. Pour la liste, voir D. E. Moggridge (1992), p. 35.

5. B. Russell (1967), p. 72. (Traduction N. Wapshott).

6. J. Meade (1990), p. 251.

miste L. Robbins (1898-1984)<sup>1</sup> notait : [...], *l'effet était irrésistible. [...] – sa logique rapide, son intuition englobante, sa fantaisie vivifiante, sa vision large, et par-dessus tout, ce sens incomparable de l'adéquation des mots, tout contribuait à en faire un phénomène qui se trouvait plusieurs degrés au-dessus de ce que peut faire un homme ordinaire... [...], une qualité unique et extraordinaire, dont on peut dire seulement que c'est du pur génie [...]. Quand le discours était terminé, il n'y avait plus grand-chose à dire*<sup>2</sup>.

Keynes recevra aussi un sens aigu des affaires<sup>3</sup>. À la suite de son père, il a collectionné les livres rares de grande valeur. À la fin de sa vie, il en possédait plus de 4 000, dont 300 manuscrits et documents autographes<sup>4</sup>, parmi lesquels plusieurs documents originaux d'Isaac Newton (1643-1727)<sup>5</sup>, qu'il admirait tout particulièrement. La valeur totale de cette collection est difficile à estimer, mais dépasse probablement plusieurs dizaines de milliers de livres de l'époque. Il légua l'ensemble à l'Université de Cambridge. Il a également fait l'acquisition d'œuvres d'art dont des peintures de Cézanne (1839-1906), Seurat (1859-1891), Derain (1880-1954) et Picasso<sup>6</sup> (1881-1973). En 1946, la collection était évaluée à £ 31 419<sup>7</sup>, soit environ 1 236 000 euros de 2015. Par ailleurs, Keynes était un financier particulièrement sagace. Il gagna des sommes considérables par ses placements en bourse, et en fera profiter largement ses parents, Neville et Geoffrey<sup>8</sup>, ses amis dont Duncan Grant (1885-1978) et Vanessa Bell (1879-1961)<sup>9</sup>, et l'Université de Cambridge. À son décès, le testament de Keynes fait apparaître une fortune de £ 479 529<sup>10</sup>, soit environ 18 870 000 euros de 2015, dont environ £ 79 000 en œuvres d'art et livres rares. Ses succès boursiers renforçaient aussi la crédibilité de ses analyses économiques, illustrant la finesse avec laquelle Keynes comprenait le fonctionnement des marchés.

L'aisance financière dont Keynes bénéficia surtout à partir de 1930 grâce à ses placements, outre qu'elle fera le bonheur de Lydia<sup>11</sup>, lui garantira une totale indépendance intellectuelle et politique. Pendant la seconde guerre

---

1. Voir M. Blaug (1998), pp. 237 à 240.

2. Cité par D. E. Moggridge (1992), p. 740.

3. JMKCW Vol. XII, pp. 1 à 113 fournit le décompte précis des activités professionnelles et financières de Keynes ainsi que de ses revenus et de son patrimoine.

4. R. Harrod (1951), p. 483.

5. Comme Keynes, Isaac Newton s'était essayé à la spéculation, hélas avec beaucoup moins de succès. En 1720, il est touché par la débâcle de la South Sea Company, qui lui fera perdre 20 000 livres, et le laissera pratiquement ruiné. C'est ainsi qu'il a écrit « *Je peux calculer le mouvement des corps pesants, mais pas la folie des foules !* » (Wikipedia).

6. Qui peindra plusieurs portraits de Lydia. Voir G. Keynes (1983), p. 197.

7. Voir R. Harrod (1951), pp 225-226, 267 et 402.

8. Geoffrey Langdon Keynes (1887-1982) est le frère de Maynard.

9. Voir R. Skidelsky (2003), p. 273.

10. R. Skidelsky (2003), p. 836.

11. Lydia Lopokova (1892-1981), plus tard Lady Keynes.

mondiale, il travaillait au service du Trésor britannique sans rémunération car il ne faisait pas officiellement partie de l'administration<sup>1</sup>. Lorsqu'il a atteint l'âge de 60 ans, auquel, à l'époque, les fonctionnaires britanniques partaient à la retraite, il a pu continuer à travailler... gratuitement, comme auparavant. De même, à partir de 1920, il donnait ses cours à Cambridge bénévolement, n'étant plus payé, avec le statut de *supernumerary fellow without dividend*, ce qu'on pourrait traduire par « collaborateur volontaire surnuméraire »<sup>2</sup>. Keynes tirait l'essentiel de ses revenus de ses activités propres et de la gestion de son patrimoine, bien plus que de ses activités à Cambridge<sup>3</sup>. Il pouvait alors se permettre d'être féroce chaque fois qu'il l'estimait nécessaire, y compris à l'égard de Pigou, son Chef de Service, dont il critique la vision économique dans la *Théorie générale*, ou même à l'égard des puissants du monde, comme dans *The Economic Consequences of the Peace* (1919), où il critique les réparations de guerre imposées à l'Allemagne.

Pour H. Minsky (1975), la pratique que Keynes avait de la City et de Wall Street a influencé, à la fois, ses théories et les analyses qui en seront faites. Une telle connaissance et une telle compréhension des mécanismes financiers sont peu fréquentes parmi les théoriciens. En particulier, les économistes académiques qui, après la guerre, ont analysé la *Théorie générale* n'en disposaient généralement pas, de sorte que certains aspects fondamentaux de la vision keynésienne leur ont largement échappé<sup>4</sup>.

## II. Lydia

Lydia Lopokova est une ballerine russe, interprète régulière des fées de ballets<sup>5</sup>. Maynard l'a rencontrée en 1918. Ils se marièrent le 4 août 1925, et elle est devenue ainsi sa petite fée personnelle, dansante et virevol-

---

1. Voir D. E. Moggridge (1992), pp. 638-639.

2. Voir R. Harrod (1951), p. 387. Contrairement à ce qu'on peut lire souvent, Keynes ne sera jamais Professeur à Cambridge. Ce titre est, en effet, réservé au Chef du Service d'Économie politique. C'est Alfred Marshall (1842-1924) qui était « the Professor » entre 1883 et 1907. La succession de Marshall fut assurée par le jeune et prometteur A. C. Pigou (1877-1959) qui occupa la charge jusqu'en 1943. En 1907, Keynes entra à Cambridge, en qualité de « Fellow » (ce qu'on peut traduire par « collaborateur », « chargé de cours » ou « maître de conférence »)... et son salaire (100 livres par an) fut pris en charge par Marshall lui-même.

3. Voir JM KCW Vol. XII, p. 2.

4. Voir p. 130.

5. Pour l'ensemble des rôles interprétés par Lydia Lopokova, voir J. Mackrell (2008), pp. 429 sq.

tante<sup>1</sup>, candide et adorable. Parmi d'autres caractéristiques, la façon dont Lydia s'exprimait contribuait à la rendre irrésistible. Russophone à l'origine, elle a livré, contre la langue anglaise, de nombreuses batailles, qu'elle a souvent perdues. Maynard appelait sa version de l'anglais le *Lydiaspeak*<sup>2</sup>. Sa biographe, J. Mackrell, qualifie sa prose de *agrammaticale*<sup>3</sup>.

Par ailleurs, Lady Keynes avait une connaissance et une compréhension des phénomènes économiques qu'on pourrait qualifier d'infra-churchilliennes. Ainsi, en 1933, elle expliquait à ses amies ballerines que la hausse des prix créait de l'emploi avant d'ajouter qu'elle ne savait pas pourquoi<sup>4</sup>. Elle appliquait, cependant, de façon innée mais radicale, ce qu'elle croyait être les idées de Maynard sur la consommation. Ses ravages dans les boutiques londoniennes ou américaines étaient bien connus.

Quoi qu'il en soit, à partir de 1937, Lydia soignera Maynard, gravement malade, avec un dévouement sans limite.

### III. Carabosse

Dans son discours de Savannah, le 18 mars 1946, Keynes avait évoqué Carabosse. Apparemment, Florence et Neville ont oublié de l'inviter. Toute sa vie, Keynes a dû compter avec une santé chancelante<sup>5</sup> qui limita sa capacité de travail<sup>6</sup>. Après la sortie de la *Théorie générale* – et probablement même bien avant – il commença à souffrir de douleurs cardiaques persistantes et fut hospitalisé entre le 18 juin et le 25 septembre 1936. Le traitement ne donna, cependant, guère de résultats. À partir de février 1939, Plesch lui prescrivit du Prontosil, un nouveau médicament produit par Bayer<sup>7</sup>, dont les effets étaient plus satisfaisants, mais, fondamentalement, les problèmes cardiaques subsistèrent jusqu'à sa mort.

---

1. Le 17 février 1936, quelques jours après la publication de la *Théorie générale*, Lydia avait ébloui le public avec son interprétation de Nora Helmer dans *A Doll's House*. Virginia Woolf (1882-1941) – qui ne l'aimait pas – l'appelait *l'écureuil*.

2. Voir R. Skidelsky (2003), pp. 358-359.

3. J. Mackrell (2008), p. 292.

4. R. Skidelsky (2003), p. 498.

5. Pour la liste des maladies dont il a souffert, voir R. Skidelsky (2003), p. 1007.

6. Pour le ménager, Janos Plesch (1870-1950), un *praticien* hongrois d'origine juive qui a soigné Keynes, avait limité le nombre d'heures à consacrer au travail. Maynard, emporté par son tempérament, voulait souvent travailler davantage. C'est Lydia qui était chargée de faire respecter les limites ; elle était intraitable, n'hésitant pas à mettre dehors les hauts responsables, Anglais ou étrangers, qui discutaient avec Maynard des questions d'importance mondiale. « *Time, gentlemen!...* » disait-elle. Voir R. Skidelsky (2003), pp. 560-561 ainsi que R. Harrod (1951), p. 480.

7. R. Skidelsky (2003), p. 580.

## IV. Le cercle familial et universitaire

John Maynard Keynes est né dans la demeure de ses parents située au 6, Harvey Road à Cambridge. Il est le premier enfant d'une famille de l'intelligentsia libérale aisée et cultivée. Ses parents étaient tous deux universitaires, ce qui, en 1883, était exceptionnel. Le père, Neville, a enseigné à Cambridge, notamment à Newnham, et à Oxford, avant de préférer une carrière plus sûre dans la haute administration de l'Université de Cambridge. Il était l'ami d'Alfred Marshall, dont il relut et commenta les épreuves de l'œuvre majeure, les *Principles*, parue en 1890. Il a été l'étudiant avant de devenir l'ami du philosophe et logicien H. Sidgwick (1838-1900). Enfin, il a lui-même publié plusieurs ouvrages de logique et d'économie<sup>1</sup> considérés, à l'époque, comme des semi-classiques<sup>2</sup>. La mère, Florence Ada Brown, est également universitaire : elle a fait ses études à Newnham<sup>3</sup>, un collège de Cambridge pour les femmes – à l'époque interdites d'accès aux collèges des hommes ! – où elle rencontra Neville. C'est une femme cultivée, d'une grande intelligence. Elle connaît l'allemand et traduira, pour Neville, les textes allemands dont il a besoin pour son *Scope and Methods*<sup>4</sup>. Active et politiquement engagée, elle deviendra la première élue *mayor* de Cambridge, en 1932. La sœur de Maynard, Margaret, épousa Archibald Hill (1886-1977), Prix Nobel de Médecine (physiologie) en 1922. Quant à son frère, Geoffrey Langdon, il épousa, en 1917, Margaret Elizabeth Darwin<sup>5</sup> (1890-1974), petite-fille de Charles Darwin (1809-1882)<sup>6</sup>.

Le cercle familial de Keynes est intimement lié à celui de ses études ; à vrai dire, c'est le même. Arrivant au King's College, en 1902, après avoir étudié à Eton, Maynard retrouve le monde de Neville. Les amis et les collègues que

- 
1. *Studies and Exercises in Formal Logic* (1884) et *The Scope and Method of Political Economy* (1891).
  2. Il est cité par M. Blaug dans son œuvre monumentale sur la pensée économique (1985), p. 827, et dans sa revue des grands économistes qui ont précédé Maynard Keynes (1986), pp. 110 à 112.
  3. Comme Mary Paley (1850-1944), l'épouse d'A. Marshall.
  4. Florence engagera deux gouvernantes allemandes, les Fräulein Rotman et Hubbe, avec lesquelles la famille restera en contact même après leur retour en Allemagne, et qui donnèrent à Maynard une connaissance de l'allemand appréciable. Voir R. Skidelsky (2003), pp. 33 & 78.
  5. M. E. Darwin-Keynes a écrit une histoire de sa famille dans *A House by the River*, publié, après sa mort, en 1976.
  6. Keynes a probablement côtoyé Alan Turing (1912-1954) à King's College où celui-ci a étudié, entre 1931 et 1934. Il n'existe, cependant, aucune trace de contacts ou d'échanges épistolaires entre Keynes et Turing, ce mathématicien et informaticien avec lequel il partageait certaines caractéristiques, dont une intelligence exceptionnelle et un sens foudroyant de la réplique. Ils ont également tous deux contribué à la victoire des alliés pendant la seconde guerre mondiale – et, en ce qui concerne Keynes, pendant la première – Keynes en assurant le financement de l'effort militaire, Turing en mettant au point la machine qui permit de décoder les messages des Allemands. Après la guerre, Turing fut condamné pour homosexualité, et, probablement, se suicida. Voir A. Hodges (1983).

Neville et Florence reçoivent à dîner au 6, Harvey Road, sont les professeurs ou les répétiteurs de Maynard<sup>1</sup>. La probabilité, pour le jeune Maynard, de rencontrer le grand Alfred Marshall dans le salon de ses parents est à peine inférieure à celle de le rencontrer dans les couloirs de King's College. Cambridge est, à l'époque, le centre de la pensée économique. C'est là qu'enseignent Alfred Marshall ainsi qu'A. C. Pigou, qui lui succédera à la chaire d'Économie politique.

## V. Le parti libéral

Quoiqu'il ait toujours refusé de se porter candidat lors des élections<sup>2</sup>, Keynes est notoirement associé au Parti Libéral. C'est un ami personnel de H. Asquith (1852-1928), Lord Oxford, qui sera notamment Premier Ministre entre 1908 et 1916, et de son épouse Margot (1865-1945). Keynes soutiendra aussi D. Lloyd George (1863-1945), l'autre chef de file du parti libéral, Premier Ministre entre 1916 et 1922, quand, en 1926, il défendra les projets de grands travaux publics. Keynes alimentait inlassablement le Parti Libéral avec ses analyses chiffrées – souvent d'une qualité remarquable – et ses propositions. Il prenait régulièrement la parole dans les meetings des candidats libéraux, défendant les idées du Parti ou, souvent, les siennes. Lorsque, en mars 1923, l'organe du Parti Libéral, *The Nation*, se trouva en difficulté financière, Keynes devint Président de son Conseil d'administration, et investit £ 12 500 de ses propres fonds<sup>3</sup>. Enfin, devenu Pair du Royaume, sous le titre de Lord Keynes of Tilton<sup>4</sup>, le 11 juin 1942 – ce qui faisait de Lydia, *Lady Keynes* – il demanda à siéger, à la Chambre des Lords, dans les rangs libéraux.

---

1. Dans *Gathering Up the Threads*, sa biographie familiale publiée en 1950, F. Keynes note : « In our early days Harvey Road was inhabited almost entirely by members of the University » (p. 55). Elle cite non moins de 14 professeurs, docteurs, fellows ou autres savants qu'elle rencontrait régulièrement dans le voisinage direct (pp. 52 à 57), sans même compter A. Marshall.

2. Voir, à ce propos, R. Skidelsky (2003), pp. 328, 406-407 et 587.

3. Voir R. Skidelsky (2003), pp. 318-319. Les ventes de *The Nation* ne se redressèrent pas, et Keynes dut ajouter £ 4 000 avant que, en 1931, *The Nation* fusionne avec *The New Stateman*.

4. Tilton est le lieu où Keynes vivait dans une vaste propriété agricole. C'est aussi le lieu où s'étaient implantés ses premiers ancêtres, débarqués de Normandie avec Guillaume le Conquérant en 1066. William de Cahagnes, le plus lointain ancêtre connu des Keynes a combattu à la bataille d'Hastings (voir G. Keynes (1983), p. 1. De Cahagnes fait référence au mot français « chêne », et « Keynes » en est dérivé).

Il considérait que le principal problème politique de l'époque était d'établir *un guide fiable vers une société juste et efficiente du point de vue économique*, ajoutant : *C'est la tâche des Libéraux de guider les aspirations des masses à la justice sociale à travers des canaux compatibles avec l'efficacité sociale*<sup>1</sup>.

La position de Keynes s'inscrit dans la tradition du libéralisme anglais de son époque. C'est d'abord un libéralisme interventionniste qu'on appelle aussi « actif » qu'on peut, au moins en partie, rattacher au « New Liberalism »<sup>2</sup>. Quand on lui demandait pourquoi il était libéral et non pas conservateur, Keynes racontait l'histoire suivante : *Imaginons un village dont les habitants vivent dans des conditions d'indigence et de détresse ; un conservateur dirait : "C'est une situation très navrante, mais malheureusement on ne peut rien faire" ; un libéral, lui, dirait : "On doit faire quelque chose". C'est pour ça que je suis libéral*<sup>3</sup>. C'est aussi un libéralisme « social ». Keynes pensait que la société devait évoluer vers plus d'égalité et vers une meilleure protection de tous contre les aléas de la vie. En 1926, dans *Liberalism and Labour*<sup>4</sup>, il affirmait que le problème de l'humanité était de combiner l'efficacité économique, la justice sociale et la liberté individuelle. Sa vision du libéralisme, si elle respecte l'individualisme, recherche *simultanément des réformes et une évolution sociales significatives à travers le rôle de l'État. [...] Il [Keynes] se situait à gauche du centre, mais, cependant, pas à l'extrême gauche*<sup>5</sup>.

Selon ses propres termes, la sympathie de Keynes allait vers *un Parti Libéral qui avait son centre à gauche, un parti insatisfait de l'état du monde, et nettement attaché au changement et au progrès, [...]*<sup>6</sup>. Keynes parlait de « socialisme libéral », *un système dans lequel nous pouvons agir en tant que communauté organisée en vue de poursuivre des objectifs communs et de promouvoir la justice économique et sociale, tout en respectant et en protégeant l'individu, sa liberté de choix, sa foi, son esprit, son entreprise et sa propriété*<sup>7</sup>.

Par ailleurs, à partir de 1942, Keynes soutint les travaux de William Beveridge préparant l'instauration d'un régime de sécurité sociale généralisée. Si, donc, on est loin de la tradition américaine et du *laissez-faire* darwinien

1. Janvier 1927, JM KCW Vol. XIX, pp. 639-640.

2. Qui ne doit pas être confondu avec le néo-libéralisme actuel. Voir, à ce propos, R. M. O'Donnell (1989), pp. 313 à 321.

3. R. Harrod (1951), p. 192.

4. *Liberalism and Labour* est le titre d'un discours qu'il a donné à Manchester le 9 février 1926 et dont le texte a été publié dans *The Nation and Athenaeum* du 20 février. Il est repris dans JM KCW Vol. IX, pp. 307 à 311.

5. R. M. O'Donnell (1989), p. 313.

6. JM KCW Vol. XVIII, p. 125. Voir aussi R. M. O'Donnell (1989), p. 313.

7. *The New Stateman and Nation*, 28 janvier 1939, JM KCW, Vol. XXI, p. 500.